

EN SOUVENIR D'HENRI MÉNARD

François Ménard¹

Henri Ménard est décédé le 11 février 2026.

Aux jeunes générations de Gumistes, ce nom ne dira rien. Aux plus âgées il parlera davantage, notamment à la section randonnée qu'il avait contribué à créer. Il avait quatre-vingt-seize ans passés, c'était mon père.

Si l'on devait raconter sa vie, le Gums y occuperait une place particulière. Mieux : une place centrale. Il a été témoin de ses débuts, acteur de certaines de ses activités mais surtout, si pour certaines et certains de ses membres le Gums a pu constituer une seconde famille, pour lui, pendant un temps il en a été la seule et unique.

Henri est « arrivé » au Gums le 2 mai 1948, soit un mois et demi avant sa création officielle, le 15 juin de la même année. Au lendemain de la manifestation du 1^{er} mai – mais peut-être était-ce le soir même – un groupe d'étudiants du quartier latin décide d'aller à Bleau. Enfants de déportés ou de résistants, militants au sein de leurs universités, ils gravitent dans l'environnement du Parti Communiste, notamment de l'UJRF (Union des Jeunes Républicaines et Françaises) qui rassemble alors les sympathisants communistes autour d'activités variées militantes, culturelles ou sportives. Henri est l'un deux. Il prépare le PCB (certificat d'études

Physiques, Chimiques et Biologiques) nécessaire à l'admission dans des études de médecine. Son père est mort l'année précédente, sa mère vit seule du côté de Château-Thierry, il n'a ni oncles ni cousins, et les « copains » qui vont former le Gums constituent sa famille d'adoption. Ce week-end du 1^{er} mai, ils se rendent à Malesherbes. Par la suite, il écumera avec eux les Trois Pignons et ses paysages de landes rases d'où émergent entre les rochers de maigres bouleaux et chênes rouvres (le massif a été incendié par l'armée allemande en 1943 pour empêcher la création d'un maquis). Bleau, c'est une préfiguration de la montagne et de l'escalade mais c'est (déjà) un lieu de retrouvaille. On y vient le samedi après-midi, on s'y retrouve, on y bivouaque en profitant de ses vallées sèches et des innombrables abris sous roches (ce qui fait que longtemps, je croirai que le mot bivouac désigne ce type d'abri). Il s'initie à l'escalade, fait du rocher (on ne parle pas encore de blocs) paie sa première cotisation en 1949 mais ne deviendra vraiment assidu aux sorties qu'à partir de 1953, lorsqu'il est nommé pion (maître d'internat) à Nemours.

Il demeure étudiant (il le restera longtemps), rate ses examens, abandonne médecine, s'inscrit en Droit, participe (il n'est pas le seul du Gums) aux Festivals mondiaux de la jeunesse et des étudiants (Berlin-Est, été 1951, Bucarest, été 1953) avec un enthousiasme tel que tout recul critique lui sera par la suite douloureux.

Arrive le service militaire en décembre 1955. Plus de sorties à Bleau. Début juillet, il est envoyé en Algérie. Quand il rentre en janvier 1958, sa mère est décédée, il n'a plus de parents, pas de travail, pas de logement. Mais il a une famille : il va voir « les copains » (il ne dit pas « les camarades »). On lui trouve une chambre, avenue de Maine, et un emploi administratif au Rectorat de Paris. Les sorties reprennent et, l'été suivant son retour, il participe pour la première fois à un stage d'initiation à l'alpinisme animé par Bernard et Josette Canceill. Le nom ne vous est pas étranger, j'imagine.

Deux ans après, c'est son tour, en 1960, d'organiser un stage de moyenne montagne dans le Queyras. En 1961, c'est l'Ubaye, du 16 juillet au 6 août. De ce raid, je dispose d'un dossier qui comporte tous les détails : du compte-rendu de la réunion de pré-stage à la répartition des denrées non consommées en passant par le descriptif de l'itinéraire et du dénivelé de chaque journée ainsi que les notes d'achat chez chaque commerçant. Il y a une explication à l'existence de cette archive : parmi la liste des participants, figure une certaine Denise Bibard. C'est son premier stage de montagne. Il en tombera immédiatement amoureux. Ils emménageront ensemble à la fin de l'année et se marieront en février de l'année suivante.

¹ François a écrit le texte, fourni une photo et des membres du groupe de randonnée ont complété (NDLR)



A partir de ce moment-là, Henri deviendra « Henri et Denise » ou « Denise et Henri » tant ils seront indissociables dans leur activité malgré tout ce qui les différencie ! Denise avait participé à une première sortie en 1958, à l'invitation de Simone Lévy, assistante sociale comme elle et compagne de Claude Vroelant alors physicien. Elle aura attendu deux ans avant de revenir.

Deux enfants naissent à vingt mois d'intervalle qui connaîtront les joies de la forêt de Fontainebleau dès leurs premières semaines.

Les années passent au rythme des dimanches à Bleau, l'activité de montagne s'estompe. Ils randonnent en couple dans les Alpes l'été (tour de l'Oisans, tour du Queyras...) avant de rejoindre la Bretagne pour des fins de vacances au bord de la mer.

L'escalade s'éloigne au profit de la randonnée. Au début des années 70, un groupe randonnée se forme à l'initiative de Jean-Michel Montcouquiol. Henri et Denise le rejoignent et en prennent l'animation vers 1973-1974. Ils en seront les piliers pendant vingt ans.

C'est ainsi qu'une fois par mois, ils délaissent Bleau pour des randonnées dans le grand bassin parisien, qu'il pleuve ou qu'il vente. Lors des grands week-ends qui commencent à ponctuer les intersaisons, le groupe s'aventure plus loin. Trois jours dans les Vosges en 1973, la chaîne des Puys en 1974, puis le Cantal l'année suivante. Les week-ends sont courts et le groupe marche fort : quatre vingt-trois kilomètres en trois jours lors de la randonnée du Puy de Dôme (sans compter le dénivelé). La portée des déplacements s'allonge avec les randonnées d'été (la Corse, cinq ans après l'ouverture du GR 20, les Pyrénées, la Norvège...) et, l'âge venant, les distances parcourues diminuent. Henri est de toutes les randonnées, même s'il n'en conçoit qu'une partie d'entre elles (les membres du groupe s'en répartissent l'organisation).

L'activité randonnée est alors l'occasion pour Henri d'exercer ses autres talents, à commencer par son érudition et sa mémoire qui semble sans limite dès qu'il s'agit d'histoire naturelle et d'histoire tout court : animaux, plantes, champignons, fossiles, lieux historiques... rien n'échappe à son œil aiguisé et il aime en partager la connaissance avec les autres. Et quand quelque chose malgré tout lui échappe, on vient le voir « Henri, qu'est-ce que c'est ? ». Face à un caillou vaguement sphérique, il déclarera comme si c'était une évidence « c'est un genre de *micraster* »... et ce sera bien le cas (en tout cas, personne ne le contredira). Je laisse ceux qui ne savent pas ce que c'est chercher sur Internet.



N'allez pas croire que les itinéraires ne l'intéressent pas. Bien au contraire : il avait le sens de l'itinéraire. Je veux dire qu'il en maîtrisait la science et l'art. Il savait concevoir une randonnée de la journée non seulement en fonction des capacités de chacun mais aussi en fonction des paysages, diversifiant les points d'intérêt, intégrant le couvert végétal probable, évitant la monotonie et les passages goudronnés, tenant compte de la hauteur et de la position du soleil soit pour s'en protéger, soit pour en profiter ou, mieux encore, pour disposer de la meilleure insolation afin de jouir de la vue de façon optimale au fil du cheminement.

Mais ce qu'il aimait plus que tout, c'était de retrouver ses amis le midi, lors des rendez-vous dominicaux à Bleau ou à l'occasion des sorties de randonnée. Assis, sur un anorak le plus souvent informe, son quart en plastique rempli d'un vin plaisant à boire, de quoi reprendre des forces en salé ou sucré dans une assiette en alu et environné par la conversation joyeuse des copains, des amis, bref de sa famille !

Ces dernières années, il avait cessé de marcher mais il se tenait au courant des sorties et lisait, bien sûr, tous les articles du Crampon !!

